

Qui a fait ça ?

Nicole Campeau

Numéro 88, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campeau, N. (2014). Qui a fait ça ? *Brèves littéraires*, (88), 82–84.

NICOLE CAMPEAU

QUI A FAIT ÇA ?

Elle a mis des jours à faire sa valise. Elle a si peu de vêtements convenables. Il faut des manches longues et des pantalons trois-quarts, pour cacher la peau plissée. Elle a emporté une photo de son défunt mari. Lui, il n'aurait jamais pris l'avion.

Elle avait résisté aux invitations précédentes de son fils. Chaque hiver, il part dans le Sud deux semaines, en famille. *Bien trop vieille pour commencer ça !* disait-elle. Cette fois, elle n'a pas eu le cœur de refuser. Sa belle-fille n'y sera pas. Elle a demandé le divorce. Et puis, Philippe, son petit-fils, a insisté. À douze ans, il a l'habitude lui : *C'est cool.*

Ils lui ont laissé le siège près du hublot. Le bruit et les vibrations du départ sont terrifiants mais Philippe lui tient la main. La ville, le fleuve rapetissent à vue d'œil. C'est vrai qu'une fois là-haut, c'est plus tranquille.

Déjà le lac Champlain, si grand, et Plattsburgh où ils allaient en vacances avec les enfants. Puis les montagnes, froissements de terre sillonnés de pistes de ski et de routes. Au loin, le serpent tranquille du fleuve Hudson et les gratte-ciels de New-York. Son fils nomme tout cela pour elle.

L'avion traverse la couche de nuages. C'est comme entrer dans un bain de vapeur. Elle ne voit plus rien jusqu'à ce qu'elle soit éblouie par un ciel parfaitement bleu. *Qui a fait ça ?* se demande-t-elle, elle qui ne pense jamais à Dieu. *Plus haut que les oiseaux...*

Il fait – 80 degrés Celsius dehors et le soleil lui chauffe la joue. *J'aurai vu ça !* Elle n'a même plus peur. Elle dit à l'hôtesse, les yeux brillants : *Vous savez, c'est la première fois que je prends l'avion, à 79 ans !*

Voilà la gentille hôtesse qui revient avec une bouteille de vin, cadeau de l'équipage. Et une invitation bien spéciale.

Gênée, elle avance lentement dans l'allée étroite. On la fait s'asseoir sur un petit banc, à l'entrée de la cabine de pilotage, dont la porte est ouverte. Pilote et copilote sont souriants, aimables avec elle. *Comment peuvent-ils être aussi détendus ? L'avion vole à 30 000 pieds au-dessus de la mer des Caraïbes et il y a tellement de boutons et de cadrans lumineux...*

Elle retourne à son siège pour la descente. *Déjà !* Elle n'en croit pas ses yeux quand les nuages s'ouvrent et laissent voir en-dessous une mer turquoise dentelée de vagues blanches, des zones sombres trahissant les hauts-fonds, des petites îles vertes et sauvages qui émergent ça et là. Et sur la grande île – leur destination –, des plages de sable blanc à perte de vue, parsemées d'hôtels.

Elle oublie tout de sa crispation pendant les manœuvres d'atterrissage quand, au sortir de la carlingue, elle reçoit la caresse de la chaleur humide.

Un autobus trop climatisé les amène à leur hôtel. Sur la route, des fleurs de toutes les couleurs et des palmiers – *mes premiers vrais palmiers !* –, des pauvres cabanes en ciment ou en planches, des toits de tôle, des échoppes bancales. Et plein de gens à pied. Des hommes surtout, en chemises d'un blanc impeccable. Les souliers sont rares. Les pieds sont poussiéreux dans les tongs.

L'hôtel apparait au détour d'une allée d'orchidées. Un château de granit blanc derrière une fontaine impériale. Du luxe comme elle n'en a jamais vu. On dirait un paquebot en rade devant l'océan.

Lasse du voyage, elle se laisse devancer par les touristes pressés. Son fils l'installe dans un confortable fauteuil d'osier du *lobby* et s'occupe de l'enregistrement. Gardien des valises, Philippe semble chercher quelqu'un des yeux. *Un ami de l'an dernier ? Sa mère ?*

Quelques minutes plus tard, au détour d'un sentier bordé de plantes tropicales odorantes, elle découvre leur *bungalow* lumineux en bordure de mer.

Au fil des jours, elle a le temps de penser, allongée à l'ombre d'un parasol, dans sa blouse à manches longues

et ses pantalons trois-quarts. Pendant que les autres se baignent, bronzent, jouent au tennis ou font de la plongée.

Dans le vent tiède aux odeurs de crème solaire, elle pense aux bars, aux restaurants, aux piscines, aux alignements de chaises longues et de parasols de paille, aux cabanes de planches, aux tongs poussiéreuses, si près et si loin, à la jeune fille qu'elle a vue tout à l'heure s'approcher furtivement d'un homme seul. Ce n'était pas son fils, non... Elle pense aux orchidées des belles couronnes mortuaires des riches. Elle pense au ciel bleu plus haut que les nuages. Aux beaux habits des pilotes. Elle pense aux îles voisines où le ciel tombe, implacable, sur la tête des habitants. Elle pense à sa vie gagnée par l'ennui.

Qui a fait ça? Qui a fait l'humiliation des jeunes filles, l'ennui des vieilles dames, la douleur des fils abandonnés, la tristesse des petits-fils?

QUI?

**La jeune Lavalloise
TANYA BERNIER orchestre
un premier roman sur
l'irrévocabilité du cours
des évènements :
des virages inattendus,
de l'émotion palpable,
à l'image de la vie,
tout simplement.**

www.bouquinplus.com



PUBLICITÉ